



## Apprendre le métier d'élève

**Sylvain Grandserre**  
*répond à nos questions*



Sylvain Grandserre est professeur des écoles, "chroniqueur pédagogique" et auteur de plusieurs ouvrages sur l'école, dont "*Faire travailler les élèves à l'école : sept clés pour enseigner autrement*" (éditions ESF).

1. Le métier d'élève, comment le définiriez-vous ? Quelles en sont toutes les facettes ? Certaines sont-elles moins visibles que d'autres ?

Le « métier » de l'élève est un ensemble de compétences, de connaissances et d'attitudes dont la maîtrise est nécessaire à la réussite de son « travail » tel que l'évalue le système scolaire. Il est donc fortement contraint, contrôlé, avec la particularité – dans une approche classique - de ne correspondre à aucun « salaire ». La rétribution de l'effort réclamé est différée de plusieurs années. « Ça te servira plus tard ! ». Discours audible et compréhensible par une partie seulement de la classe suffisamment initiée.

De plus, ce métier d'élève est présenté comme allant de soi alors qu'il repose sur des bases institutionnelles, notamment culturelles et comportementales, souvent très éloignées, voire étrangères, de celles de l'enfant. Que l'on pense par exemple à la curiosité, qui peut être un « vilain défaut » dans certains milieux quand elle va être fortement attendue pour les activités de la classe.

2. De l'enfant à l'élève, il y a un chemin à parcourir. Quels sont, à vos yeux, les principaux obstacles que l'enfant peut rencontrer sur ce chemin ?

L'école est une norme. Elle a ses principes, ses valeurs, ses règles, le plus souvent héritées d'une culture dominante qui n'est pas intégralement, loin s'en faut, partagée par tous les élèves. C'est donc à une espèce d'apprentissage de la « règle du jeu » que vont être soumis les enfants. Ces derniers peuvent même être victimes d'un conflit de loyauté entre ce qu'ils vivent au quotidien en famille et ce qu'exige d'eux l'école. N'accédant pas directement au sens des apprentissages, les élèves mettent en place des stratégies justifiant une telle mise au travail. Ils vont chercher à faire plaisir à

leurs parents ou au professeur, se voir récompenser par des « bons points », se mettre à travailler pour la note ou parce que le maître est gentil. La dimension affective est donc importante mais aussi redoutable en cas d'échec ! La grande difficulté pour l'élève est donc de ne pas être esclave de la recherche naturelle de cette reconnaissance, mais bien de trouver par lui-même et en lui-même en quoi l'acquisition d'un savoir peut l'enrichir et lui être foncièrement utile.

Mais l'institution a aussi une grande part de responsabilité. Par exemple, en proposant des programmes scolaires adaptés, mais également au sein de la classe, en menant des projets véritables qui permettent à l'élève de faire « pour de vrai » quand la plupart du temps il fait « pour de faux » (exemple : quand il étudie la correspondance sans jamais écrire de vraies lettres).

Pour nombre d'enfants, la difficulté va donc être de « jouer le jeu » sans y avoir été préparé par le milieu familial, qu'il s'agisse de la place de la lecture ou du langage employé au quotidien.

### 3. Comment expliquer que ce chemin soit plus difficile à parcourir pour certains enfants que pour d'autres ?

Après vingt ans d'enseignement, c'est clairement la dimension culturelle qui me semble au cœur des difficultés. Les inégalités sociales sont profondes, méconnues ou minimisées. Pour beaucoup d'enfants, l'école ne fait pas sens. Ça ne va pas de soi – et pour cause ! – de passer successivement de l'étude des terminaisons de l'imparfait à celle du sacre de Charlemagne, puis de la digestion à une séance sur le questionnement en anglais. Aucun adulte n'est soumis à pareil traitement sauf quand il regarde le journal télévisé... Mais on ne lui demande pas d'en retenir le contenu !

Quiconque a travaillé en petite section de maternelle a déjà pu mesurer l'écart important entre les élèves... dès leur arrivée. On s'inquiète à juste titre de l'état des enfants à la sortie du système scolaire, peu se soucient de leur état à l'entrée. En France, un enfant sur cinq vit sous le seuil de pauvreté mais on continue de parler « d'égalité des chances »...

4. Des enfants ont du mal à entrer dans les apprentissages que l'école leur propose, à répondre aux attentes qu'elle a vis-à-vis de leur devenir scolaire.
  - a. Selon vous, l'école est-elle responsable - au moins partiellement- de cette difficulté ?

Quand on parle de responsabilité de l'école, de qui parle-t-on ? Du ministère ? Des inspecteurs ? Des formateurs ? Des enseignants ? Au plan institutionnel, oui, il y a de vraies responsabilités car c'est bien à l'échelon étatique que sont définis les programmes, le recrutement des enseignants, la formation initiale, la formation continue, les rythmes scolaires, le maintien ou la suppression des dispositifs d'aide aux élèves en difficulté, le nombre de postes mis aux concours. Mais l'enseignant, malgré tout, conserve sa marge de manœuvre qui est sa part de responsabilité. Pour l'essentiel, elle est pédagogique. Pour le sujet qui nous intéresse, celui du métier d'élève, elle est d'être le plus possible explicite sur les attentes, mais aussi de permettre aux enfants de trouver le sens des apprentissages au travers de finalités véritables.

C'est ce dernier point qui m'a attiré vers la pédagogie Freinet. L'élève écrit, mais pour un correspondant. Il mesure, mais pour tracer les lignes du terrain de sport. Il interroge, mais pour rédiger l'article du journal d'école. Il apprend des chansons, mais pour une représentation publique. La socialisation de son travail (recueil de textes, exposés, affichages, publications, constructions, réalisations) lui permet une mise en œuvre concrète des compétences mobilisées.

- b. On parle beaucoup des rythmes scolaires aujourd'hui. Les adapter constituerait-il, selon vous, une piste de solution ?

En France, cette question des rythmes scolaires a occupé toute l'actualité éducative pendant deux ans. Nous avons la particularité d'avoir à la fois le plus faible nombre de jours d'école (140) mais avec les journées de classe les plus lourdes (6 heures, même en maternelle).

Il a donc été décidé de revenir à une semaine de 4 jours et demi, mais en insistant fortement pour que la matinée supplémentaire soit le mercredi, et non plus le samedi comme avant 2008. Du coup, les après-midi sont écourtés pour permettre la mise en place d'activités périscolaires. Hors, si

notre éducation est nationale, l'école est communale. Tout cela se fait donc au bon vouloir des mairies qui mettent ou non en place des activités, payantes ou pas. Pour leur décharge, les difficultés rencontrées sont cumulatives. Les communes n'ayant pas de locaux n'avaient le plus souvent pas de personnel qualifié ni le budget nécessaire malgré les aides de l'état. Du coup, beaucoup s'inquiètent de cette « municipalisation » de l'école et des inégalités territoriales que subissent les élèves dans l'offre d'activités.

J'ai pourtant défendu le principe d'une réforme des rythmes même si j'étais favorable au retour à la classe le samedi matin, ce qui aurait permis de voir davantage les parents. Surtout, il fallait que l'école redonne le rythme, la pulsation de la vie de l'élève, car en semaine de 4 jours, elle devenait périphérique, voire accessoire. Prenez n'importe quel jour de classe : la veille ou le lendemain il n'y avait pas école !

Mais une réforme des rythmes ne peut être efficace qu'en s'inscrivant dans un ensemble de mesures convergentes : nouveaux programmes adaptés, formations - initiale et continue - repensées, dispositifs innovants (plus de maîtres que de classes), accueil précoce en maternelle, etc. Officiellement, c'est ce qui doit être mis en place en France, mais même en cas de réussite, se posera la question de l'apparition des premiers effets bénéfiques. Dans un an ? Cinq ans ? Dix ans ?

5. Entrer dans le métier d'élève, n'était-ce pas plus facile autrefois ? L'évolution de la société ne rend-elle pas les choses plus compliquées pour certains enfants ?

Ce qui était plus facile autrefois, c'était de sortir de l'école pour entrer dans un véritable métier ! Le marché de l'emploi avait une grande capacité d'absorption de la main d'œuvre peu ou pas qualifiée. Ce n'est plus vrai tant ces populations ont été remplacées : automatisation, mécanisation, robotisation, informatisation et... délocalisation ! Avant, on pouvait rater l'école, sans forcément louper sa vie. Aujourd'hui, même avec des diplômes, l'entrée dans le monde du travail est difficile.

Mais d'autres phénomènes sociétaux sont à l'œuvre. Nous, parents, avons de moins en moins d'enfants (même si le taux de natalité en France reste élevé), et nous les avons de plus en plus tard. L'injonction de réussite scolaire est donc doublement accrue par les projections parentales sur des

enfants rares et très attendus, mais aussi par une conjoncture économique angoissante.

Nous sommes entrés de plein pied dans une société du loisir et de la marchandisation. Les rythmes familiaux s'en ressentent (sorties, amusements, soirées) avec des conséquences sur le sommeil des enfants. Mais surtout, nos élèves sont des cœurs de cible ! Ils sont excités, sollicités, alléchés, dans un monde qui organise sa modernisation autour de l'assouvissement accéléré des désirs. « Tout, tout de suite ! ». Or, l'apprentissage n'a pas changé lui... Il réclame du temps, des essais, des erreurs, du tâtonnement, de l'implication, de la volonté. On peut dire qu'apprendre devient anachronique dans son processus. On préfère savoir, et vite !

Encore une inquiétude : la place de la lecture. Nos élèves passent de plus de temps, et à un âge de plus en plus précoce, sur les écrans. Or, ceux-ci ne s'arrêtent jamais ! Multitudes de chaînes de télévision 24h/24, jeux en ligne, réseaux sociaux, consoles électroniques, etc. L'invasion douce des écrans se fait avec de réelles difficultés de contrôle pour les familles, elles-mêmes grandes consommatrices. Je constate que pour nombre d'enfants, ce n'est jamais le moment de se mettre au calme, de rêver, de lire. Il y a toujours quelque chose à regarder, quelqu'un à qui répondre. La lecture, c'est un peu comme les épinards : tout le monde sait que c'est bon, mais quand on a le choix entre ça et des frites croustillantes...

## 6. Apprendre le métier d'élève cela commence-t-il dès l'école maternelle ?

C'est un rôle fondamental de l'école maternelle, non seulement à l'égard des enfants, mais également... des familles ! Venir à l'heure, propre, avec le cahier de liaison signé, le cahier de vie complété par les parents !

La maternelle va jouer un grand rôle dans l'aspect comportemental du métier d'élève. On attend son tour, on se tait, on s'assoit, on se range, on range ce que l'on a sorti, on écoute les autres, on répond aux questions, on partage les jouets, on n'abîme pas les affaires... Une véritable école du contrôle des pulsions !

Mais vu ainsi ce serait oublier que l'école maternelle est aussi celle des premières réussites scolaires, une école de la bonne humeur, de l'accueil, de la bienveillance, des encouragements, de l'expression, des découvertes...

Il faut à la fois que l'enfant « entre dans le moule », mais aussi que celui-ci soit adapté à sa taille ! C'est de cette bonne interaction que dépend en grande partie la réussite à venir.

7. Le métier d'élève, est-ce un métier pour la vie ? En d'autres mots, le quitte-t-on un jour ?

Clairement, il y a des attentes à l'égard de l'élève qui ne semblent exister que dans l'enceinte scolaire, comme écrire la date à cinq carreaux de la marge ! Mais nombre d'exigences scolaires seront tout de même attendues en dehors : un comportement sociable, l'autonomie dans le travail, des connaissances variées, la logique, les déductions, le bon raisonnement... Toutefois, c'est à un certain type d'activités professionnelles que sont préparés les élèves. C'est beaucoup moins vrai quand il s'agit d'activités créatrices ou artistiques, voire artisanales ! Il n'est pas prévu qu'un très bon élève soit un jour « meilleur ouvrier de France » ! La réussite artisanale passe souvent par un échec scolaire...

Surtout, ce que doit apprendre l'école, c'est à être autonome face à ses apprentissages en passant à des formes d'autodidactie. Non seulement pour des raisons professionnelles, il est dit que de plus en plus il faudra faire plusieurs métiers dans une carrière, mais aussi à titre personnel pour se cultiver, s'enrichir, se divertir intelligemment, s'exprimer, s'engager.

8. Quelle seraient, selon vous, les bonnes pratiques (ou les outils) à mettre en œuvre pour aider tous les enfants à entrer dans le métier d'élève ?

A mes yeux, cette entrée dans le métier d'élève, si on veut qu'elle soit autre chose que du dressage, passe par un fonctionnement pédagogique basé sur le sens des apprentissages. C'est en cherchant l'implication véritable de l'élève, sa mobilisation dans des projets réels et concrets, que l'on peut espérer qu'il découvre la nécessité de maîtriser tel ou tel savoir (voir la réponse à la question 4a).

Au pire, on peut également recourir aux pratiques ludiques qui mettent au moins les élèves en action mais à condition de ne pas se tromper sur le but véritable qui reste l'apprentissage et non le divertissement.

Je constate également qu'une pédagogie coopérative est souhaitable en permettant aux élèves de s'entraider, de travailler à deux, par exemple en mettant en place un tableau des tuteurs où figurent les compétences maîtrisées et les élèves volontaires pour venir aider leurs camarades.

Par ailleurs, je ne saurais plus faire classe sans plan de travail. Le principe ? Un certain nombre de travaux à effectuer sur la quinzaine, mais dans l'ordre choisi par l'enfant : expression écrite, lecture, maths, géométrie, etc. Cela permet de se concentrer sur les élèves qui ont vraiment besoin d'aide tout en adaptant notre aide, la difficulté et la quantité de travail.

S'agissant du comportement, là encore le renforcement de ce qui est positif semble plus efficace qu'une approche purement coercitive. J'utilise un permis à points, mais dans la logique de « permettre » plus que d'interdire. Les élèves qui respectent droits, devoirs et interdits voient leurs pouvoirs s'accroître : responsabilités, autonomie, circulation...

Enfin, la pédagogie Freinet s'intéresse justement à l'accueil de l'enfant tel qu'il est, non par admiration de la puérité mais par souci d'efficacité. Parmi les outils les plus utilisés dès lors, citons le « Quoi de neuf ? » ou entretien du matin, qui permet à l'enfant de partager ses moments de vie avec la classe. Il y a aussi tous les exposés ou « conférences d'enfants ». Je pense également aux brevets qui, sur la base du volontariat, permettent à un enfant de faire apprécier et valider une compétence scolaire ou pas. Les temps de présentation de lecture ou d'objets à la classe sont aussi dans cet esprit. Citons enfin la « réunion de coopérative » ou de vie de classe qui permet aux élèves de faire part de leurs problèmes (conflits), difficultés (scolaires) mais aussi propositions et félicitations.

Mais j'insiste sur un point : « partir de l'enfant », ça n'est pas y rester de façon stérile. C'est partir de ce qu'il est réellement, et non pas un élève fantasmé, pour l'emmener ailleurs, plus loin, dans le respect de sa personne.

9. Avez-vous des souvenirs personnels sur la manière dont vous êtes devenu(e) élève ? Ont-ils orienté votre réflexion sur la place de l'enfant à l'école aujourd'hui ?

J'ai un parcours plutôt atypique pour un professeur ! Renvoyé d'un lycée privé après un redoublement, j'ai remonté la pente grâce au tire-fesse de la formation professionnelle : CAP de dactylo, BEP administratif, baccalauréat de bureautique. C'est cette orientation professionnelle, concrète, qui m'a permis soudain de comprendre ce que l'on me demandait de faire. La suite, l'université, la formation de professeur et le concours de recrutement, se sera faite sur la base de cette dynamique comme si le changement de statut – passer de la dernière à la première place – m'avait autorisé à réussir.

Mais avoir connu l'échec me permet effectivement d'échapper à la caricature de l'ancien bon élève devenu professeur. Ça ne m'apporte pas toutes les réponses mais m'aide sans doute à me poser les bonnes

questions notamment chercher pour chaque notion quel sens cela peut bien avoir pour un enfant de neuf ou dix ans.

10. Partant de votre expérience, si vous ne deviez donner qu'un seul conseil aux enseignants afin de les aider à amener chacun de leurs élèves à mieux vivre l'école, quel serait-il ?

Chaque professeur devrait faire ce travail de décentration qui permet de prendre conscience de la subjectivité de la culture scolaire. C'est une vraie révolution copernicienne ! Rien ne va de soi or on fait comme si l'importance des notions suffisait à les imposer dans la tête de nos élèves.

J'inviterai aussi mes jeunes collègues – et les plus anciens ! – à ne jamais oublier qu'avant d'être professeurs nous devons être des éducateurs. Par la manière dont on s'occupe des élèves nous faisons passer des principes et des valeurs essentielles à la vie démocratique mais aussi à l'épanouissement personnel. L'école a réussi son travail le jour où on peut se passer d'elle.

*Sylvain Grandserre,  
novembre 2014*

---